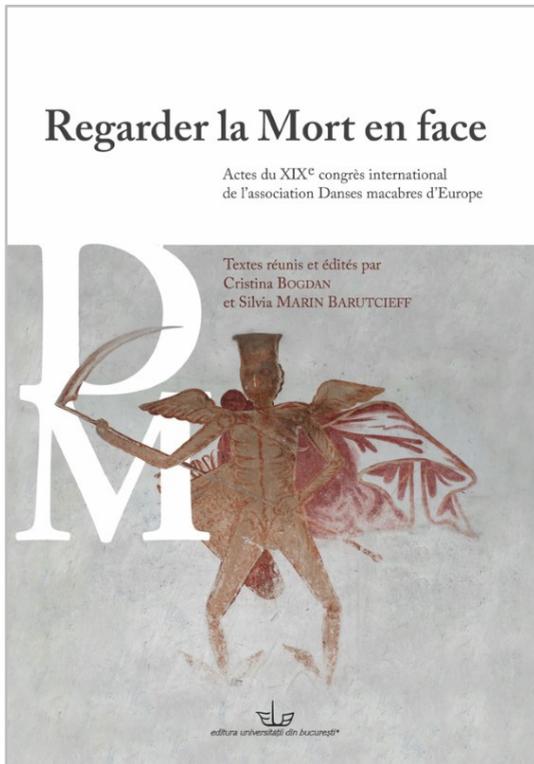


BOOKS

Regarder la Mort en face. Actes du XIX^e congrès international de l'Association Danses Macabres d'Europe, textes réunis et édités par Cristina Bogdan et Silvia Marin Barutcieff, Bucarest, Editura Universității din București, 2021, 472 p.



En 2021, le XIX^e congrès international consacré aux danses macabres européennes a eu lieu à l'Université de Bucarest. Les actes ont été regroupés dans un ouvrage collectif intitulé *Regarder la Mort en face*, dirigé par Cristina Bogdan, anthropologue avec une activité prodigieuse dans le domaine des études sur l'imaginaire et, en particulier, sur les représentations de la mort, et Silvia Marin Barutcieff, chercheuse reconnue dans l'espace culturel roumain des dernières décennies grâce à son intérêt pour les hagiographies et l'iconographie de la période pré-moderne roumaine. Jouant le rôle d'une loupe « à travers laquelle sont regardés et considérés les différents aspects de ce phénomène omniprésent dans notre existence, mais aussi dans les arts de la parole et les arts de l'image » (p. 10), comme l'affirment les coordinatrices dans la préface, le volume récupère *une archéologie* des danses macabres et des représentations de la mort dans *différentes cultures européennes*, ana-

lysées avec l'œil méticuleux et curieux du chercheur préoccupé par les images et les paroles de la mort. Comme il s'agit, finalement, « d'un sujet qui effraie et fascine à la fois » (p. 9), les études illustrent précisément *les réalités transtemporelles, les angoisses et les espoirs* des êtres humains dans différentes parties de l'Europe.



La première section — *Danses macabres des origines* — s'intéresse à l'émergence du motif de la danse macabre dans l'espace européen et aux ramifications de son bassin sémantique : les représentations de la mort dans les célèbres compositions médiévales de type *livres d'heures* (Laurent Ungeheuer), la description du rapport à la mort des *différentes typologies monastiques* (Didier Jugan), l'émergence *de la version espagnole* de la danse macabre et son rapport à *la tradition européenne* (Johnatan Marin Gallo) et, sur le plan littéraire, l'approche *du thème de la mort* chez le poète Jean Meschinot (Denis Hue). Par ailleurs, un groupe de chercheurs (Clément Guinamard, David Jouneau, Marie Bégué, Margot Bleicher, Barbara Brunet-Imbault, Benjamin Reidiboym) a également étudié la représentation matérielle de la danse macabre de la Chaise-Dieu, en analysant *les modalités de conservation de l'image*. Chaque étude de cette section, consacrée à l'apparition du motif de la danse macabre dans la culture européenne, se réfère, sinon explicitement, du moins en sous-texte, à *la fresque du cimetière des Saints Innocents à Paris*, qui fait date dans toute recherche sur les représentations figuratives de la mort, par la richesse de son imagerie et par sa capacité de resémantiser des thèmes eschatologiques, étant également considérée comme la première représentation de la danse macabre en Europe. C'est pourquoi, que ce soit dans les miniatures, les textes poétiques ou d'autres fresques semblables à celle du cimetière parisien, on y retrouve toujours la même équation, dans laquelle l'être humain entre dans une danse avec sa propre mort.

La deuxième section, *Danses macabres et société*, présente le motif de la danse macabre en relation avec différentes positions sociales — *l'artiste* (Philippe Junod), *le médecin / le physicien* (Jorg Vogele, Katharina Schuler, Luisa Rittershaus, Sophie Oosterwijk) —, qui, intégrées dans un contexte spécifique, génèrent de nouvelles significations sur les différents rapports de la vie avec la mort. Un autre « topoi » abordé par les études suivantes est représenté par la manière dont la danse macabre avertit le lecteur/spectateur de la venue implacable de la mort *dans certaines circonstances historiques* (Ilona Hans-Collas, Georges Fréchet, Cécile Coutin).

La section *Pratiques funéraires et cultures populaires* traite des stratégies par lesquelles la *société populaire* arrive à s'approprier les textes issus de la *sphère culturelle* (Cristina Bogdan), de l'évolution dans le temps des pratiques rituelles (Caterina Angela Agus, Giuliana Gai, Astrid Cambose, Lia Giancristofaro, Marta Villa), des *concepts* liés à la mort (Nicolae Panea), ainsi que de la vision thanatique dans la *culture juive* (Andreea Cosma, Felicia Waldman). D'autres problématiques qui ont attiré l'attention des chercheurs sont les textes de la culture populaire, les éléments rituels et les processions religieuses qui dépeignent des images thanatiques, fortement ancrées dans l'imaginaire collectif. Les analyses ne se concentrent pas uniquement sur leur contexte littéraire, religieux ou anthropologique, car les textes sont doublés, entrelacés, par des représentations visuelles, fonctionnant en tant que témoin visuel de la mémoire de la société qui veut laisser des traces de sa rencontre avec la mort.

Les deux dernières sections — *Iconographie et littérature autour de la mort* et *La mort et les pratiques sociétales* — analysent la manière dont *l'état politique, idéologique* ou tout simplement *les conditions historiques d'une société* configurent un certain imaginaire de la mort, dans la littérature et/ou dans l'art (Laura Dumitrescu, Anne Lafran, Silvia Marin Barutcieff, Jyrki Nissi, Danielle Quérue, Lenke Kovacs). Qu'il s'agisse d'analyser les archétypes présents dans les romans décrivant *une société épidémique* (Eli Bădică), *l'imaginaire catastrophique des vieilles inscriptions roumaines* (Cristina Ioana Dima) ou *la danse de la*

mort dans la poésie roumaine de guerre (Corina Croitoru), le vrai cadre de la mort se situe dans un présent éternel. Peu importe que l'attitude, la représentation ou la vision soient occidentales ou orientales, anciennes ou nouvelles, ou que la mort fasse partie d'un système particulier de représentations, la source reste toujours la même : la tentative *de connaître, d'apprivoiser et d'empêcher* la fin de la vie.

Les textes du volume sont essentiellement des interrogations et des réflexions sur les articulations artistiques des danses macabres et de la mort dans différentes cultures européennes au cours des siècles, mais ils impliquent, en même temps, un renouvellement des perspectives critiques à l'aide des méthodes inter- et transdisciplinaires actuelles, car « le regard, attentif aux moindres détails, surprend parfois des formes microscopiques et télescopiques, se proposant d'arpenter de vastes territoires à la recherche du dénominateur commun de certains phénomènes et de certaines formes de manifestations » (p. 10). Les études des chercheurs suivent les méthodes conceptuelles proposées par le champ anthropologique, comme approche où se rencontrent différentes disciplines de la connaissance, où le spirituel et le matériel se confondent, sachant que de nombreuses réflexions du volume sont issues des représentations picturales ou des rituels spécifiques à certaines zones ethnographiques. Ce n'est pas un hasard que le volume s'ouvre avec la référence à l'étude la plus connue de Georges Didi-Huberman, *Devant le temps*, dont les idées sur les jeux de la temporalité impliqués par l'image (*devant l'image nous sommes devant le temps*) se retrouvent dans le sous-texte du livre entier, comme une forme de rencontre entre l'homme (le chercheur) et un monde essentialisé dans la figure de la mort.

Les précédents volumes coordonnés par les auteurs abordent des sujets similaires, d'autant plus qu'il s'agit du deuxième colloque consacré aux danses macabres organisé par Cristina Bogdan et Silvia Marin Barutcieff (le premier avait eu lieu en 2010), s'inscrivant ainsi dans une tradition des études thanatologiques de l'espace culturel roumain. Il convient également de mentionner les deux essais de Cristina Bogdan consacrés à l'imaginaire de la mort dans la culture roumaine : *Imago Mortis în cultura română veche* (2002) et *Moartea în lumea românească premodernă. Discursuri întretăiate* (2016). Toute l'œuvre de Cristina Bogdan peut être lue comme un plaidoyer pour la conservation du patrimoine local, pour la protection des signes du passé, touchés par les signes de la mort, car presque abandonnés par la mémoire collective (par la détérioration, la perte et, surtout, la négligence). De même, les recherches de Silvia Marin Barutcieff poursuivent le même axe thématique, en abordant les configurations de l'imaginaire macabre dans des textes hagiographiques.

L'ouvrage collectif en question rassemble donc des études sur des sujets novateurs grâce aux nouvelles méthodologies appliquées au domaine de la thanatologie. L'originalité des analyses reste une constante tout au long de l'ouvrage, surtout lorsque la mort, en tant que *modus vivendi*, est étudiée dans le cadre des mentalités roumaines et européennes : non seulement l'art lui-même devient un objet d'analyse, mais aussi son destinataire. La parution du livre dans un contexte social marqué par des pandémies et des guerres suppose également un exercice d'autoréflexion sur la manière dont la société, dans son ensemble, renoue avec le problème philosophique et anthropologique de la mort, en réactivant finalement les mêmes vieilles pratiques qui tentent de donner un sens à un monde en crise, hanté par des spectres thanatiques.

Marian Iulian NEAMȚIU

*Master I, Faculté des Lettres, UBB
marian.neamtii@stud.ubbcluj.ro*